


► Notre adresse pour vos questions/Unsere Adresse für Ihre Fragen: medialex, Postfach 1456, 6301 Zug.

Q

Dois-je, en tant que téléspectateur, tolérer que la télévision me montre la décapitation d'un otage par des terroristes en Irak? Le droit n'offre-t-il aucun moyen contre de telles images?

R

Si, mais ces moyens sont restreints. Il y a d'abord l'art. 135 du code pénal, entré en vigueur en 1990, qui punit d'emprisonnement ou d'amende celui qui a montré des enregistrements ou des images «qui illustrent avec insistance des actes de cruauté envers des hommes ou des animaux portant gravement atteinte à la dignité humaine, sans présenter aucune valeur d'ordre culturel ou scientifique digne de ce nom». L'insistance suppose une certaine durée, ou une répétition. L'auteur de l'image doit se complaire dans ce qu'il montre. Une scène de décapitation de quelques secondes dans un téléjournal, aussi choquante qu'elle soit, aussi douteuse que soit la projection sur le plan de la protection de la jeunesse ou sur le plan éthique, ne remplit pas les conditions de l'art. 135 à notre sens. La jurisprudence est peu nombreuse. On peut citer l'arrêt «Blutgeil», du nom d'un film montrant longuement des scènes telle que celle d'un alcoolique amputant la jambe d'un policier à la hache, pour finir le travail à la main avant de dévorer le membre (arrêt zurichois du 6 septembre 1995, Revue suisse de jurisprudence 1997, p. 69 ss). Mais lorsque des scènes de ce film ont été reprises sur Internet quelques années plus tard, le juge a refusé d'admettre l'application de l'art. 135 (*medialex* 2003, p. 179). L'autre manière de réagir, c'est de porter plainte devant l'Autorité indépendante d'examen des plaintes en matière de radio-télévision (AIEP). L'art. 6 al. 1er de la loi sur la radio et la télévision déclare illicites les émissions qui font l'apologie de la violence ou la banalisent. Dans une décision du 5 décembre 2003 (*medialex* 2004, p. 61), l'AIEP a estimé que le fait de montrer les dépouilles défigurées des deux fils de Saddam Hussein au téléjournal durant quelques secondes ne constitue pas une banalisation de la violence. Mais trois des membres de ladite autorité ont exprimé une opinion contraire. Ils ont fait valoir que ces images ne répondaient à aucune nécessité journalistique et qu'elles portaient aussi atteinte à la dignité humaine. Le fait que la Suisse soit dépositaire des Conventions de Genève sur le droit humanitaire international a également servi d'argument aux auteurs de cette opinion dissidente. Il n'est pas impossible qu'à l'avenir, l'AIEP se montre plus sévère dans la manière de considérer la violence à l'antenne. 

F

Ist die Rassismusklausel des Art. 261^{bis} StGB verletzt, wenn jemand einer Zeitung einen Leserbrief mit rassistischen Aussagen zustellt, die Zeitung ihn deswegen jedoch nicht veröffentlicht?

A

Die Strafbarkeit rassistischer Äusserungen ist bei den meisten in Art. 261^{bis} StGB geregelten Tatbestandvarianten durch das Erfordernis der Öffentlichkeit eingeschränkt. Der Grund dieser Schranke liegt nicht darin, dass der Gesetzgeber rassistische Äusserungen im privaten Freundeskreis als harmlos bewertete. Vielmehr wollte er, um die Akzeptanz der Vorschrift zu fördern, den Eindruck vermeiden, es werde eine vollständige Kontrolle der Kommunikation unter Einzelpersonen stattfinden. In der rechtlichen Literatur wird praktisch unisono die Meinung vertreten, das Erfordernis der Öffentlichkeit sei nicht nur dann erfüllt, wenn die Möglichkeit der Wahrnehmung durch unbestimmt viele Menschen besteht, sondern auch dann, wenn sich eine Aussage an eine begrenzte Zahl von Personen richtet, die nicht durch eine persönliche, von einem Vertrauensverhältnis geprägte Beziehung gekennzeichnet ist, da diesfalls eine persönliche Kontrolle über den Wirkungskreis nicht mehr bestehe. Das Bundesgericht hat bis vor kurzem in einzelnen Entscheiden eine restriktivere Praxis verfolgt und eine rein numerische Öffentlichkeitskonzeption vertreten. Danach wurde Öffentlichkeit nur bejaht, wenn sich eine Aussage tatsächlich an einen grösseren Personenkreis richtete, nicht hingegen bei einem kleinen begrenzten Personenkreis, auch wenn das Risiko der Weiterverbreitung bestehe. In einem Obiter Dictum in BGE 126 IV 182 wurde in diesem Zusammenhang ausdrücklich gesagt, ein Leserbrief sei nicht öffentlich, solange ihn die Redaktion nicht publiziert habe. Diese Auffassung wird jedoch in der Lehre mehrheitlich mit der Begründung abgelehnt, Öffentlichkeit bedeute letztlich fehlende Privatheit und ein Leserbrief an die Redaktion sei nicht ein blosser privater Gedankenaustausch, sondern stelle eine gewollte Aufgabe der Kontrolle über den Wirkungskreis dar. In einem brandneuen Entscheid ist nun das Bundesgericht von seiner bisherigen restriktiven numerischen Öffentlichkeitskonzeption wieder abgewichen. Der Fall betraf aber nicht einen Leserbrief. 